

John Brinckerhoff Jackson

collection la nécessité du paysage
DIRIGÉE PAR JEAN-MARC BESSE

Le paysage accessible et autres textes

avant-propos de Gilles A. Tiberghien

Parenthèses

AVANT-PROPOS

Jackson et le paysage culturel

Gilles A. Tiberghien

John Brinckerhoff Jackson (1909-1996), l'un des théoriciens américains du paysage les plus importants, n'est désormais plus un inconnu en France. En 2003 a paru *À la découverte du paysage vernaculaire*¹, son premier livre traduit en français, bientôt suivi par *De la nécessité des ruines*². Ce dernier, comme tous les livres de Jackson – à l'exception d'*Habiter l'Ouest*, un récit de voyage avec des photographies de Peter Brown et publié de façon posthume³ –, est un recueil d'articles. Jackson n'a cessé de reprendre ses textes en les reditribuant dans divers volumes. Le livre que nous publions ici s'ouvre avec « Le paysage accessible », paru une première fois dans la *Whole Earth Review* en 1988, et repris lui aussi, dans une version un peu différente, en ouverture du dernier ouvrage publié par Jackson, *A Sense of Place, a Sense of Time*⁴, donnant tout naturellement son titre à l'ensemble des textes ici réunis dont cinq appartiennent à la dernière période du travail de Jackson.

Copyright © Center for Southwest Research and the School of Architecture and Planning, University of New Mexico, Albuquerque.

Copyright © 2023, Éditions Parenthèses, Marseille, pour la traduction et la présente édition.

www.editionsparentheses.com

ISBN 978-2-86364-418-8

Tout en accordant plus de place à celle-ci, il nous a semblé important de donner un aperçu de l'évolution de la pensée de notre auteur en traduisant certains de ses premiers essais comme « Le paysage social » et « Le paysage public » qui furent d'ailleurs rassemblés dans son premier livre, *Landscapes : Selected Writings of J.B. Jackson*⁵, publié en 1970. À cette première période appartient aussi l'essai de 1957, « Le chemin de l'étranger ».

La dernière section du présent recueil est dévolue au paysage du Sud-Ouest américain où Jackson avait choisi de vivre après sa retraite, lorsqu'il eut atteint l'âge de 70 ans. Pour autant, il ne cessa d'ailleurs pas de travailler, d'écrire et de donner des conférences. Ainsi, en 1980, il enseigna un semestre à l'université du Texas, en 1983, il bénéficia d'une résidence de plusieurs mois à l'Académie américaine à Rome et, en 1986, il fut professeur invité à l'université Rice, à Houston. Au-delà de ses 80 ans, il ralentit son activité intellectuelle et limita ses voyages⁶.

¹ John Brinckerhoff Jackson, *À la découverte du paysage vernaculaire* [1984], traduit de l'anglais par Xavier Carrère, présenté par Jean-Marc Besse et Gilles A. Tiberghien, Arles, Actes Sud / École nationale supérieure du paysage, 2003.

² John Brinckerhoff Jackson, *De la nécessité des ruines et autres sujets* [1980], présenté et traduit par Sébastien Marot, Paris, Éditions du Linteau, 2005.

³ John Brinckerhoff Jackson, Peter Brown, *Habiter l'Ouest*, traduit de l'anglais par Jessica Shapiro, Marseille, Wildproject, 2016.

⁴ John Brinckerhoff Jackson, *A Sense of Place, a Sense of Time*, New Haven, Yale University Press, 1994.

⁵ Édité par Erwin H. Zube, Amherst, University of Massachusetts Press, 1970.

⁶ Dans une lettre à Horowitz datée du 3 décembre 1983, il écrivait : « Je sens que je suis arrivé à un tournant de ma vie : fini les contacts avec le monde universitaire, fini les récits prudents réservés à un petit groupe d'étudiants diplômés, fini les bibliographies ! », Helen Lefkowitz Horowitz, *Traces of J.B. Jackson, The Man who Taught us to see Everyday America*, Charlottesville, University of Virginia Press, 2020 p. 226. Ce qui ne l'empêcha pas de participer encore à quelques tables rondes et de donner, ici et là, des conférences. C'est à cette époque qu'il se mit à travailler comme ouvrier du bâtiment et occasionnellement comme pompiste.

Dans son livre, *Traces of J.B. Jackson*, Helen Horowitz note à propos de l'un de ses tout derniers essais dont la traduction est publiée ici, « Les routes appartiennent au paysage⁷ », que son utilisation métaphorique du mot « route », montre combien ses réflexions à ce sujet lui ont aussi permis de décrire la manière dont il écrivait et menait ses recherches. Elle ajoute : « Ici Jackson, voit son travail d'écrivain comme un long voyage, imaginé peut-être comme une chasse. Il part dans une direction générale, mais sur un chemin inconnu. Sa proie – la vérité – est insaisissable et toujours en mouvement. Il cherche sans en connaître l'issue. Il chasse seul, à la recherche d'un éclair de lucidité. Il ne peut pas diriger les autres mais seulement leur suggérer dans leurs propres recherches de rester ouverts à l'inspiration et aux suppositions⁸. »

Sans ambition prescriptive, c'est exactement la description d'une méthode de travail sachant allier à la fois la rigueur de l'enquête et l'intuition indéfinissable qui la conduit – au risque de s'égarer. Comme s'il fallait à chaque fois tout reprendre à zéro pour avoir la chance d'obtenir un résultat encore meilleur. Mais cela correspond aussi à une vision de la vie, somme toute assez traditionnelle, qui lui convenait bien. Quand Jackson parlera des sentiers indiens à l'origine de nos routes modernes en Amérique du Nord, il en reprendra minutieusement les descriptions faites par Hatcher Hulbert en rappelant que l'histoire mythifiée des Indiens Pueblos intègre tellement le chemin « qu'il devient finalement une métaphore de la vie humaine elle-même. La vie est un chemin, long et imprévisible, empli de danger, que chacun d'entre nous doit suivre⁹. »

Outre la très grande exigence stylistique qui était la sienne – il lui arrivait de revenir plusieurs fois sur une même phrase jusqu'à ce qu'elle lui semble équilibrée et juste – Jackson partait

⁷ Voir *infra*, « Les routes appartiennent au paysage », p. 111-133.

⁸ Helen Horowitz, *op. cit.*, p. 206.

⁹ Voir *infra*, « Les routes appartiennent au paysage », p. 130.

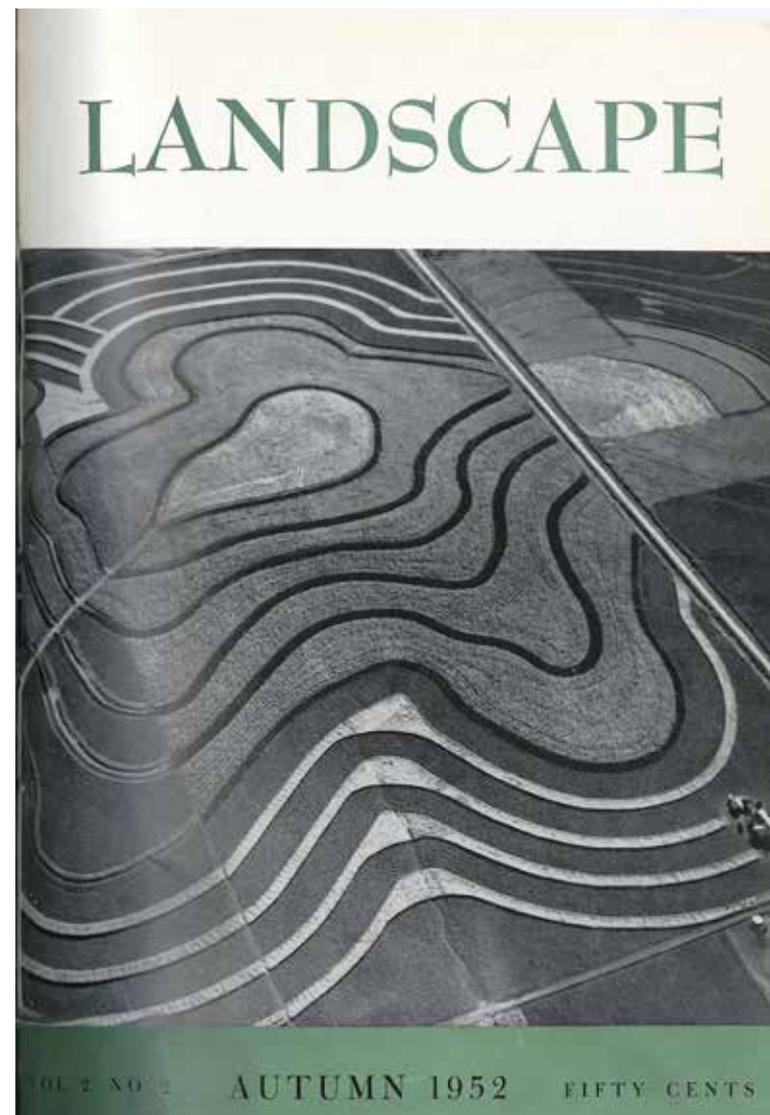
souvent de la lecture d'un livre pour réfléchir à la question qui l'intéressait et pour développer son propre point de vue. On en a ici des exemples, dans son commentaire du livre d'Edgar Anderson, *Plants, Man and Life*¹⁰, ou encore, dans *Anthropophobia*, lorsqu'il évoque divers aspects de la chasse à travers la personnalité et les livres de Henry William Herbert, plus connu sous le nom de Frank Forester¹¹. Même quand il ne cite pas ses sources, Jackson est toujours très informé.

Issu de grande bourgeoisie WASP de la Nouvelle-Angleterre, il passa deux ans dans la célèbre pension suisse internationale, Le Rosey, avant de faire ses études dans les meilleures écoles et universités américaines, en particulier Deerfield Academy et Harvard University d'où il était sorti avec un diplôme d'Histoire et de Littérature. C'était un homme réellement cultivé : il ne cessait de lire et de s'informer sur tous les sujets qui l'intéressaient et, comme il maîtrisait le français, l'espagnol et l'allemand – langue qu'il avait utilisée d'ailleurs pour interroger les prisonniers pendant la guerre –, il avait accès à une grande variété de sources¹². La période pendant laquelle il dirigea *Landscape*, du début des années cinquante jusqu'à la fin des années soixante, et celle qui suivit alors qu'il enseignait à Harvard et à Berkeley, furent un temps d'intense activité intellectuelle. Selon Helen Horowitz, sa bibliothèque contenait un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire, l'architecture et le paysage, des livres de

¹⁰ Edgar Anderson, *Plants, Man and Life* [1952], Oakland, University of California Press, 2022. Voir *infra*, « Les routes appartiennent au paysage », p. 116-121.

¹¹ Voir *infra*, *Anthropophobia*, p. 78-81.

¹² « Il se voyait comme un *homme de lettres* (« man of letters ») pas comme un universitaire. Entré dans le monde public dans les années cinquante en tant qu'essayiste paysagiste, il aspirait à rejoindre la ligue des écrivains tels que Lewis Mumford et Vance Packard qui imaginaient leur audience hors du milieu universitaire », Helen Horowitz, *op. cit.*, p. 209. Il avait d'abord nourri une ambition littéraire et publié un roman en 1938, *Saints in Summertime* (New York, W.W. Norton & Co) qu'il ne mentionnait jamais.



Couverture de la revue *Landscape*, vol. 2, n° 2, automne 1952.

Il s'intéressait au *Wilderness* et à ce que nous nommons « la nature sauvage » mais la valorisation de son caractère mythique ou « romantique » par les mouvements environnementalistes³⁷ l'exaspérait. Il montrait, par exemple, comment la protection de la nature aux États-Unis avait évolué à travers la création de clubs, comme le Boone and Crockett Club, à la fin du XIX^e siècle, ou, plus tard, le célèbre Sierra Club fondé par John Muir, auquel il reprochait son caractère élitiste. Le Sierra Club, par sa politique d'isolement des espaces sauvages manifestait à ses yeux « une attitude de supériorité sociale et morale, assortie d'une franche aversion pour les vacanciers urbains³⁸ ».

En réalité, il les jugeait réactionnaires, dans la mesure où ils considèrent la « vraie » nature *sans* l'homme. Et dans cet ordre d'idées, écrit-il, « il est difficile d'excuser et impossible d'oublier la déclaration de Ian McHarg largement diffusée, selon laquelle l'homme est une « maladie planétaire » ». Et de rappeler aussi la position d'Edward Abbey « qui préférait tuer un homme plutôt qu'un serpent³⁹ ». Au nom de cet antihumanisme, les « défenseurs de la nature » préfèrent plutôt le mot « terre » ou « planète » à celui de « monde ». Or Jackson plaide pour un paysage humain et pour une nature *avec* l'homme, pour un rapport équilibré entre ce dernier et cette même nature, engageant de « nouvelles formes de collaborations sociales » fondées « sur le partage de ressources limitées et temporaires pour la santé et le bien-être⁴⁰ ». Un plaidoyer qui résonne fortement aujourd'hui avec nos préoccupations contemporaines.

G.A.T.

³⁷ « Dans les années soixante comme on s'en souvient peut-être, le mouvement environnementaliste était bigot et glapissant. » (*De la nécessité de ruines, op. cit.*, p. 22.)

³⁸ Voir *infra*, « Anthropophobia », p. 84.

³⁹ Ian McHarg (1920-2001) architecte paysagiste écossais, est l'auteur d'un livre célèbre et qui eut un grand retentissement, *Design with Nature* (American Museum of Natural History, 1969, John Wiley & Sons, 1995). Edward Abbey (1927-1989), écrivain et écologiste radical, est l'auteur entre autres de *Désert solitaire* [1968], traduit de l'américain par Jacques Mailhos, Paris, Gallmeister, 2010.

⁴⁰ Voir *infra*, « Anthropophobia », p. 91.



John Brinckerhoff Jackson à San Jose au Nouveau-Mexique pendant le tournage du documentaire de Robert Calo, J.B. Jackson and the Love of Everyday Places, mars 1987.

Première partie

Le paysage accessible



Photographie de J.B.Jackson, février 1975.

J.B.Jackson Pictural Materials Collection, Center for Southwest Research and the School of Architecture and Planning, University of New Mexico.

Il y a environ cinquante ans, les Américains de ma génération ont fait ce genre d'expérience qui n'arrive qu'une fois dans une vie, et qui, soudain, change notre façon de voir le monde. Il se passa que, avec l'arrivée des compagnies aériennes, nous eûmes tous la possibilité de nous envoler et de traverser l'Amérique. Dès lors, nous découvrimus une nouvelle façon de voir et d'interpréter le paysage.

Pour la génération actuelle, c'est désormais une vieille histoire. Mais jusque dans les années trente, nous avions toujours vu notre pays soit en marchant, soit en prenant la voiture ou le train. Nous le considérions comme le déroulement d'une succession de vues. Traverser le continent à cette époque n'était pas une mince affaire, et nous n'avions pas de mots assez durs devant la monotonie du Kansas ou le vide et la poussière du Texas. Puis, en quelques années, nous avons appris à voir l'Amérique depuis une hauteur de vingt ou trente mille pieds.

Nous l'avons regardée avant tout comme une merveilleuse carte multicolore, un vaste motif rectangulaire : champs, villes au cordeau, succession de fermes blanches le long de routes blanches rectilignes. À l'arrière-plan, une rivière sinuait à travers les collines boisées. Il nous a fallu du temps pour percevoir le système de grille au niveau national, ce dont peu d'entre nous avait entendu parler.

Mais finalement, nous nous sommes rendu compte qu'elle était le produit d'une politique territoriale nationale grâce à laquelle des millions d'Américains sont devenus des propriétaires terriens et des fermiers. De la sorte, nous pourrions interpréter ce gigantesque panorama de bandes, de carrés et de rectangles, s'étendant à perte de vue dans toutes les directions, comme entièrement composé de petites propriétés individuelles. Même les pâtés de maisons compacts et les villes pourraient être vus comme des regroupements de domaines indépendants. Confrontés, comme nous l'étions alors durant des heures, à la monotonie de la grille de base, nous étions à l'affût de la moindre variation dans ce canevas, d'un trait particulier sur lequel porter notre attention. C'était ainsi réconfortant d'isoler une ferme solitaire indépendante dans la campagne. Ce fut seulement lorsque nous fûmes capables de diviser et de subdiviser cette grille en un million de petits espaces privés, chacun clairement délimité et protégé par des clôtures, des haies et des rangées d'arbres, que ce paysage monolithique acquit une échelle humaine. Pourtant, la perspective aérienne a renforcé notre tendance moderne à analyser et réduire les phénomènes à leurs plus petits éléments. Plus loin porte notre vue, plus nous nous concentrons sur des détails, et pour beaucoup d'Américains, en particulier ceux impliqués dans les études environnementales, le paysage comme composition a pratiquement cessé d'exister. Il est seulement question de recherches sur les micro-écosystèmes, les structures isolées et les espaces quasi insignifiants ; les fragments d'un tout.

Il n'y a rien de mal à se concentrer sur les variations du paysage à petite échelle. La variété est essentielle, et pas seulement comme source de plaisir et d'inspiration : d'un point de vue biologique et social, elle est essentielle à notre bien-être. Personne ne remet cela en cause. Ce que nous *pouvons* interroger, c'est la façon dont ces structures et ces espaces hautement spécialisés s'inscrivent dans le contexte plus large de leur environnement quotidien. Doit-on préserver indéfiniment la nature sauvage, les paysages de l'agriculture traditionnelle, les quartiers historiques des villes, en les clôturant et les protégeant contre le changement ? Ou doivent-ils

être assimilés ? Nous ne pouvons répondre que lorsque nous aurons défini leur fonction.

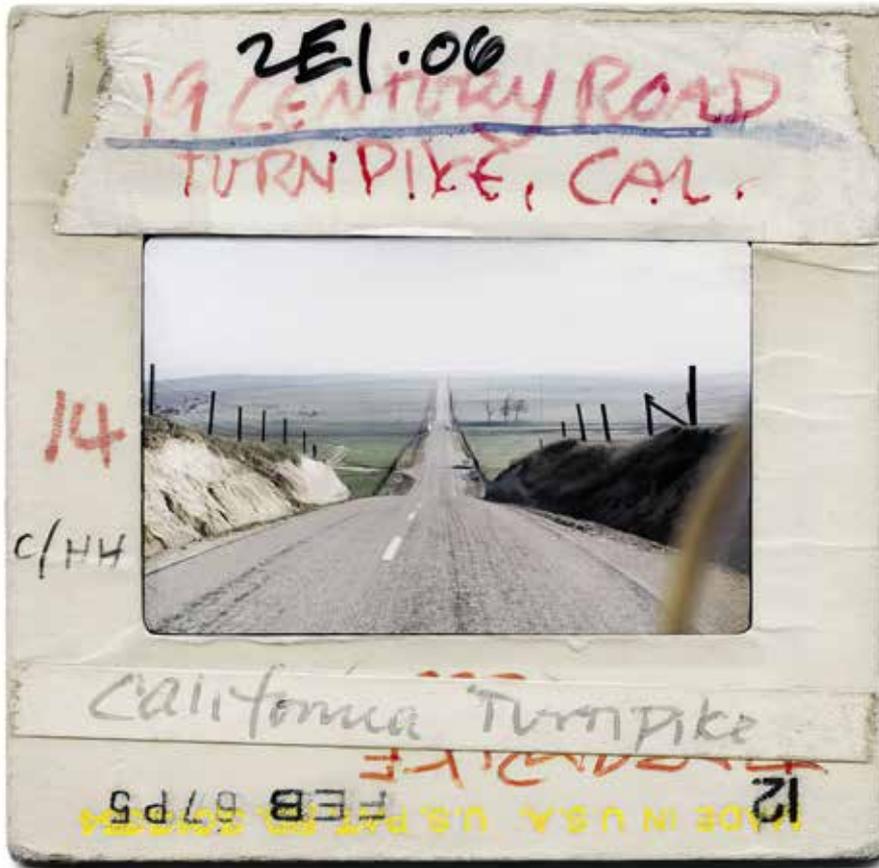
Il y a quelques années, un livre de Robert Ardrey intitulé *The Territorial Imperative* a joui d'une grande popularité¹. Ardrey n'était pas un scientifique, mais il écrivait très bien et de façon très convaincante. Sa thèse était que la propension, chez les êtres humains et tous les animaux, à organiser leur propre espace privé ou territoire est fondée sur un besoin universel et biologiquement déterminé d'établir des frontières et de les défendre contre les intrus. Le principe territorial, écrivait Ardrey, a été le facteur le plus opérant de l'évolution dans la distribution de l'espace animal. Et si l'Homme est biologiquement doté de schémas territoriaux, alors nous disposons au moins de prémisses à partir desquelles travailler. Urbanisation signifie déterritorialisation au sens classique de privation de terre [*denial of land*]. Mais peut-être y a-t-il des alternatives conceptuelles ou des voies symboliques susceptibles de préserver notre santé biologique. Nous pouvons être sûrs, quoi qu'il en soit, que nous devons nous arranger pour préserver les signes INTERDICTION D'ENTRER. Ardrey n'avait aucune ligne idéologique spéciale à défendre. Tout ce qu'il voulait prouver, c'est que le comportement humain est davantage déterminé par les facteurs biologiques que culturels, et qu'il fallait prendre en compte l'instinct territorial dans tous les aspects de notre vie, depuis les liens familiaux jusqu'aux relations entre nations.

Une autre explication de cette création impulsive d'espaces défendables exclusifs a été récemment proposée par un géographe américain, Robert Sack². Rejetant les fondements biologiques de la territorialité, il a suggéré qu'il s'agissait là d'un dispositif politique et économique. « La territorialité, écrit-il, est la tentative, par un individu ou un groupe, d'affecter,

¹ Robert Ardrey, *The Territorial Imperative : A Personal Inquiry Into the Animal Origins of Property and Nations*, New York, Atheneum, 1966 ; *Le Territoire. Enquête personnelle sur les origines animales de la propriété et des nations*, traduit de l'anglais par Marie-Alyx Revellat, Paris, Stock, 1967 [NDT].

² Robert David Sack, *Human Territoriality : Its Theory and History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

Le paysage public



Diapositive annoté par J.B.Jackson,
«19 Century Road», Californie, 1976.

J.B.Jackson Pictural Materials Collection, Center for
Southwest Research and the School of Architecture and
Planning, University of New Mexico.

Le paysage public ou politique est tout à fait distinct du paysage naturel, du paysage économique ou du paysage privé, même s'il n'est pas nécessairement plus important que ceux-ci. La mégastructure, un concept architectural à la mode il y a quelques années, était, *grosso modo*, conçue comme un cadre squelettique comprenant les fonctions essentielles d'un bâtiment, dans lesquelles s'inséraient ensuite des installations individuelles plus ou moins temporaires. L'avantage de la mégastructure était de donner accès à des services et équipements de base, ainsi qu'une plus grande liberté de choix. La mégastructure est antérieure à l'installation individuelle et *a priori* plus durable.

Peu d'entre nous se rendent compte qu'il existe un autre genre de mégastructure, qui englobe tout un site ; c'est même l'une des plus vieilles créations de l'homme. Cette mégastructure consiste en l'environnement tel qu'organisé par l'homme ; nous l'appellerons paysage public. Un terme plus approprié serait le paysage politique ; mais comme nous associons ce dernier terme non à la citoyenneté, comme il se devrait, mais aux hommes et affaires politiques, le terme « public » me semble plus juste.

Certaines installations et modifications de l'environnement physique sont indispensables à toute communauté organisée

Anthropophobia

Ou la mort des paysages



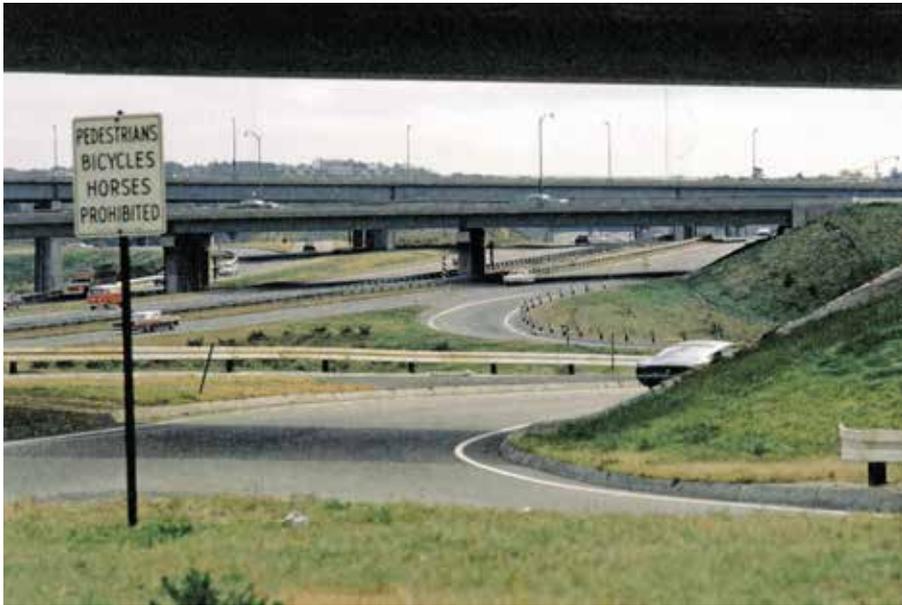
*Photographie de J.B.Jackson, Paysage,
San Luis Valley, Colorado, avril 1967.*

J.B.Jackson Pictorial Materials Collection, Center for
Southwest Research and the School of Architecture and
Planning, University of New Mexico.

À l'heure actuelle, le Sierra Club¹ considère sans aucun doute qu'il a inventé l'expérience de la nature sauvage [*Wilderness Experience*]. Ce n'est pourtant pas le cas : cette idée fait partie de notre histoire depuis longtemps et sa version actuelle n'est pas grand-chose d'autre qu'une répétition du romantisme naturaliste du XVIII^e siècle : la croyance selon laquelle toute personne immergée dans la forêt pendant un certain temps éprouvait un éveil spirituel, prenait conscience de la grande unité du tissu de l'Être et, par conséquent, renonçait au monde. Au vu de certaines productions littéraires que cette expérience a inspirées, c'était aussi un moyen efficace de gonfler l'ego.

Pendant, des éléments laissent à penser qu'une authentique expérience de la nature sauvage peut avoir des effets durables, qu'elle peut produire un ordre social et le paysage qui lui est associé. Au Moyen Âge, chasser et tuer les animaux sauvages était le divertissement favori de la classe dirigeante. C'était un sport de groupe, cruel et dangereux, encadré par de nombreux rituels et nécessitant l'aide et la collaboration d'un grand nombre de personnes. Le statut social et la bravoure militaire permettaient de déterminer qui pouvait chasser : plus le statut du chasseur était

Les routes appartiennent au paysage



*Photographie de J.B.Jackson,
Nœud autoroutier et panneau, Massachusetts,
octobre 1969.*

J.B.Jackson Pictorial Materials Collection, Center for Southwest Research and the School of Architecture and Planning, University of New Mexico.

Lequel est arrivé en premier – le foyer, ou la route qui mène au foyer ? Au Moyen Âge, les philosophes, férus de symboles et passionnés des origines, auraient probablement longuement tergiversé, pour en conclure par une contre-question d'ordre théologique : du foyer ou de la route, lequel Dieu a-t-il voulu créer en premier ? D'un côté, si Dieu voulait que nous soyons sédentaires, et, en bons fermiers et maris (terme dont l'étymologie, en anglais, vient directement du mot « maison »), prenions racine et restions à la maison, alors il aurait ordonné que soit d'abord construit le foyer. Mais d'un autre côté, s'il avait l'intention de nous mettre perpétuellement en mouvement – faire de nous des chasseurs, des bergers, ou des pèlerins à la recherche d'un but évanescant –, alors il nous aurait donné l'ordre de construire une route, tracer la voie, et la suivre.

Au Moyen Âge, l'histoire se résumait à une longue série de migrations, d'invasions, et d'errance sans fin à la surface de la Terre. Plus tard, lors de siècles moins turbulents, notre question aurait certainement été entendue en termes plus prosaïques : ce qui vient en premier, ce n'est pas nécessairement ce qui, chronologiquement, précède l'autre, mais ce qui confère pouvoir et prestige ; à cet

égard, le foyer gagne haut la main. Le foyer est bien plus qu'un abri : c'est un territoire, une petite souveraineté, avec ses lois propres, ses coutumes, son histoire et ses frontières jalousement gardées. Le foyer, c'est la famille, la dynastie. Quelque modeste qu'il soit, il a toujours sa place dans la subtile hiérarchie spatiale du monde européen : le royaume, la principauté, le domaine – et le foyer.

Face à ces attributs, vénérés encore aujourd'hui, qu'a la route à nous offrir pour prétendre à la première place du podium ? Elle joue évidemment un rôle important dans nos déplacements quotidiens ; on peut aller jusqu'à dire que c'est grâce à elle que nous avons pu nous rassembler et former une société. Et pourtant la raison d'être de toute route, allée ou voie est de mener à une destination : la route semble bien présupposer une demeure. La vraie fonction de la route serait alors de nous ramener à la maison. Sans destination spécifique, la route n'a aucune raison d'être : laissée à ses propres moyens, elle tend à errer dans la nature et à s'égarer. Elle a une autre propension, bien plus dangereuse : c'est elle qui ouvre notre communauté autosuffisante aux étrangers indésirables. Et enfin, la théologie revient sur scène : le premier à prendre la route fut Caïn, le meurtrier de son frère, le fugitif, le vagabond, condamné à errer – Caïn, le premier à construire une ville.

Minée par sa généalogie, surclassée par le prestige de l'espace privé, la route a longtemps été dédaignée par les historiens et les spécialistes du paysage ; espace étiré, disgracieux, tortueux, utilisé essentiellement par des hordes destructrices, des colporteurs ou des bandits de grand chemin, la route est méprisée, tandis que le foyer est le symbole de l'innocence et la simplicité adamiques, comme nous le rappelle Joseph Rykwert dans son essai *La Maison d'Adam au paradis*¹.

Pour en revenir à notre question initiale, convenons qu'elle ne suscite plus guère d'intérêt, en tout cas sous cette forme cryptique. Nous sommes en effet aujourd'hui moins intéressés par les origines que par ce qui vient *après* – notamment par l'évolution de la relation entre ces deux éléments familiers du paysage ; relation

¹ Joseph Rykwert, *Adam's House in Paradise*, New York, Museum of Modern Art, 1972 (*La Maison d'Adam au Paradis*, traduction Lucienne Lotringer, Marseille, Parenthèses, 2017) [NDT].

qui n'a jamais été aisée. Nous émergeons à peine d'une ère longue de plusieurs siècles au cours de laquelle la route a été subordonnée au lieu et, en tant que telle, négligée. À notre époque, près de cent ans après l'invention de l'automobile, la réponse à notre question serait probablement « la route » – ou, dans sa version moderne, l'auto-route –, qui continue à tresser un maillage dense et touffu dans tous les paysages du monde occidental, et qui a généré toute une série d'espaces analogues – la ligne de chemin de fer, le pipeline, la ligne à haute tension, la ligne de vol, la ligne de montage. La question aujourd'hui exige une autre sorte de réponse : que préférons-nous – la liberté, ou l'attachement au lieu ? Le débat est faussé par l'insistance, d'un côté comme de l'autre, à définir la route comme facteur de déstabilisation et de changement radical : un changement bienvenu aux yeux du promoteur immobilier, de l'urbaniste, ou de l'ingénieur de la circulation ; mais, à ceux de l'écologiste ou de l'historien, un changement synonyme de destruction de la vie privée comme des convenances établies.

Il ne pourra y avoir de réponse à notre question que si nous définissons ou re-définissons la route telle qu'elle existe dans le monde contemporain ; si nous reconnaissons que les routes et les rues, les allées et les chemins ne peuvent plus simplement être définis par le déplacement d'un endroit à un autre. De plus en plus, ces voies sont le lieu d'un travail, de loisirs, de divertissements, de vie sociale ; plus encore, elles sont souvent pour beaucoup le dernier recours pour trouver de la solitude ou de l'intimité, et avoir un contact avec la nature. Désormais, les routes font bien plus que mener à des lieux ; elles *sont* des lieux. Et comme par le passé, elles jouent deux rôles importants : d'une part elles favorisent croissance et dispersion, et, de l'autre, tels des pôles magnétiques, elles permettent à de nouvelles formes de développement de s'agglomérer. Dans le paysage moderne, aucun autre espace n'est aussi polymorphe.

L'hodologie est la science ou l'étude des routes et des trajets, et, par extension, l'étude des rues, des autoroutes, des chemins et des sentiers ; comment ils ont fait leur apparition,

Les habitats pueblos et les nôtres



*Photographie de J.B.Jackson, Habitat indien,
Nouveau-Mexique, octobre 1980.*

J.B.Jackson Pictorial Materials Collection, Center for
Southwest Research and the School of Architecture and
Planning, University of New Mexico.

Le territoire occupé par la culture préhistorique pueblo peut être brièvement décrit comme un immense pays de plateau insuffisamment peuplé et organisé autour des Four Corners, où se touchent le Nouveau-Mexique, l'Arizona, l'Utah et le Colorado. Il est uniformément élevé – l'altitude des villages pueblos varie de mille cinq cents à deux mille quatre cents mètres – et ses précipitations dépassent rarement quarante-cinq centimètres par an. Les villages hopis de l'Arizona survivent avec moins de trente-trois centimètres par an. Par comparaison, les précipitations de l'est de la Nouvelle-Angleterre sont d'environ cent neuf centimètres. Il y a peu de cours d'eau permanents bien qu'il y ait de nombreuses petites sources, et le paysage est un vaste panorama coloré de *mesas*, de canyons et de larges vallées. Mis à part quelques endroits favorisés par l'eau, la végétation est sèche et rabougrie, mais aucun village n'est à plus de soixante-cinq ou quatre-vingts kilomètres des montagnes, avec des épineux, des sapins et des trembles, et du gibier en abondance. Le climat sec et ensoleillé, ponctué de brefs et violents orages, est remarquablement sain.

Malgré toutes ses caractéristiques environnementales communes, la région est d'une extraordinaire diversité. Elle inclut

aussi bien la chaude vallée basse du Rio Grande – où les forêts sont hospitalières et où la saison des récoltes est longue – que les frais contreforts de Sangre de Cristo. Il y a des vallées à demi cachées dont les sols sont fertiles et les rivières gracieuses et, dans la partie ouest, de vastes plaines encombrées de sable et de roche. Dans n'importe quelle région du Vieux Monde d'une étendue semblable, on verrait une grande variété régionale de paysages culturels, dont pas deux ne seraient semblables. Dans le Sud-Ouest préhistorique, en revanche, les variations culturelles sont, de façon surprenante, peu nombreuses, et les variations architecturales le sont encore moins. « L'uniformité essentielle de ces types [de bâtiments] qui prévaut sur l'immense territoire que couvrent les ruines pueblos, remarque Cosmos Mindeleff, est une caractéristique remarquable, et tout système de classification qui n'en tient pas compte doit être considéré comme incomplet¹. »

Depuis que ces mots ont été écrits, il y a presque un siècle, le travail archéologique et ethnographique sur le terrain a révélé l'existence de plusieurs sous-régions ethniques ou historiques, et Mindeleff lui-même était conscient de la présence de modèles distincts d'implantation. Pourtant, l'uniformité d'ensemble des maisons de type préhistorique est encore reconnue comme une caractéristique significative de tout le paysage.

Comment doit-on expliquer une telle uniformité ? Au XIX^e siècle, les chercheurs supposaient qu'elle était le résultat de facteurs environnementaux : des climats, une topographie et des ressources naturelles identiques ou similaires, produisaient des habitats identiques ou similaires. Mais on doit aussi tenir compte des facteurs sociaux existants. Quand nous nous conformons aux idées locales concernant le rôle de l'habitat et ses relations avec le voisinage et le lieu de travail, nous nous conformons en fait à la maison-type locale. Les communautés pueblos du Sud-Ouest préhistorique, comme la plupart des villages-fermes isolés et autonomes, attachaient une grande valeur à l'homogénéité. Toutes observaient les

¹ Cosmos Mindeleff, « The Cliff Ruins of Canyon de Chelly, Arizona », Sixteenth Annual Report of the Bureau of American Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1894-1895, Washington, Government Printing Office, 1897, p. 90.

mêmes rites et les mêmes cérémonies publiques, vivaient en suivant les mêmes repères fixés par le calendrier agraire et religieux, et toutes avaient le souci de préserver le même ordre social complexe. En conséquence de quoi les habitations des Indiens préhistoriques pueblos étaient semblables les unes aux autres, non seulement à l'intérieur de chaque village mais aussi partout dans la région.

Un type standard d'habitation vernaculaire, destiné d'abord aux ouvriers, est un phénomène tout à fait commun, qui est naturellement devenu de plus en plus commun à mesure que l'autorité publique a entrepris de pourvoir des logements sur une vaste échelle. Mais ce que nous trouvons tout de suite impressionnant dans cette version du Sud-Ouest, c'est que cette uniformité suggère rarement une conformité obligatoire, ou même un désir conscient d'être conforme. Peu importe à quel point ils peuvent être semblables du point de vue de la forme, de la taille et de la construction, les habitats préhistoriques pueblos nous font comprendre que chacun d'entre eux est une réalisation individuelle – l'expression privée, presque instinctive, de ce que doit être un prototype ancien. Pour les étudiants américanoeuropéens, l'architecture pueblo est très difficile à comprendre. L'habitat préhistorique n'est pas de l'architecture, et il y en a suffisamment peu pour inviter à la spéculation. À la différence des structures collectives préhistoriques plus vastes et imposantes, cela nous permet de comparer nos propres façons de construire avec celles d'une civilisation disparue. Se confronter à un mystère peut nous conduire à en reconnaître d'autres.

Il est généralement entendu que l'unité dans l'architecture pueblo est la pièce. Puisque sa largeur est déterminée par la longueur des poutres faîtières, on trouve rarement des pièces de plus de quatre mètres vingt de large, et une de trois mètres soixante sur trois mètres soixante sera considérée comme grande. Beaucoup de pièces, probablement utilisées pour le rangement, ne font pas plus d'un demi-mètre carré. Quand on dit que cette « pièce-boîte », ou cellule, est l'unité structurelle de base, cela signifie que l'on n'a jamais conçu aucune unité de construction plus vaste ou

Table

AVANT-PROPOS	
<i>Jackson et le paysage culturel</i>	5
PREMIÈRE PARTIE	
<i>Le paysage accessible</i>	25
<i>Le paysage social</i>	39
<i>Le paysage public</i>	49
DEUXIÈME PARTIE	
<i>Saint Louis</i>	61
<i>Anthropophobia</i>	75

TROISIÈME PARTIE

Esprit du lieu, sens du temps 95

Les routes appartiennent au paysage 111

Le Chemin de l'étranger 135

QUATRIÈME PARTIE

Les habitats pueblos et les nôtres 153

Seeing New Mexico

En voyant le Nouveau-Mexique 163

collection la nécessité du paysage

Jean-Marc Besse
La Nécessité du paysage

Atelier Le Balto
Echelles

Bertrand Folléa
L'Archipel des métamorphoses

Gilles A. Tiberghien
Le paysage est une traversée

Denis Delbaere
*Altérations paysagères,
pour une théorie critique de l'espace public*

Alexis Pernet
*Au fil du trait,
carnets d'un arpenteur*

Jean-Marc Besse
*Voir la terre,
six essais sur le paysage et la géographie*

Joachim Ritter
*le paysage, fonction de l'esthétique
dans la société moderne,*



*John Brinckerhoff Jackson dans sa maison
de La Cienega, Nouveau-Mexique, 1988.*

J. B. Jackson Pictural Materials Collection, Center for
Southwest Research and the School of Architecture and
Planning, University of New Mexico.